

Bernard Giraudeau

LE REGARD DU VOYAGEUR



Avec *Les caprices d'un fleuve*, tout à la fois invitation au voyage, lettre d'amour à l'Afrique et à ses habitants, et éloge de la différence et du métissage, Bernard Giraudeau creuse un sillon qui lui est cher. Portrait d'un acteur-metteur en scène qui rêve d'aventure...

PAR JEAN-PIERRE LAVOIGNAT
PHOTOS LUC ROUX

IL AVAIT DIX-HUIT ANS ET, AVIDE DE grand large, de voyages et d'aventures, comme tous les enfants élevés dans les ports et qui finissent toujours par se prendre pour Magellan ou Vasco de Gama, il venait de s'engager dans la Marine nationale. Le temps d'oublier les quais de La Rochelle et de faire deux tours du monde sur le Jeanne d'Arc, et le matelot Bernard Giraudeau débarque en Afrique. « Ce qui m'a le plus frappé à peine débarqué du bateau ? Les odeurs. Ces odeurs à la fois poivrées et sucrées, qui vous happent, qui vous envahissent, envoûtantes et tenaces. Elles sont pour moi la mémoire de l'Afrique. » Trente ans et de nombreux voyages en Afrique plus tard, le metteur en scène qu'est aussi Giraudeau a choisi d'aller y tourner son deuxième long métrage de cinéma, adressant ainsi, à travers *Les caprices d'un fleuve*, une étonnante déclaration d'amour au continent africain et à ses habitants. Tout à la fois œuvre romanesque et historique, film d'action et d'aventures en costumes, éloge de la différence et du métissage, récit de voyage et parcours initiatique, *Les caprices d'un fleuve* est également - et ce n'est pas le moins passionnant - un beau portrait de Bernard Giraudeau. Et pas seulement parce qu'il en est aussi le héros et l'interprète principal.

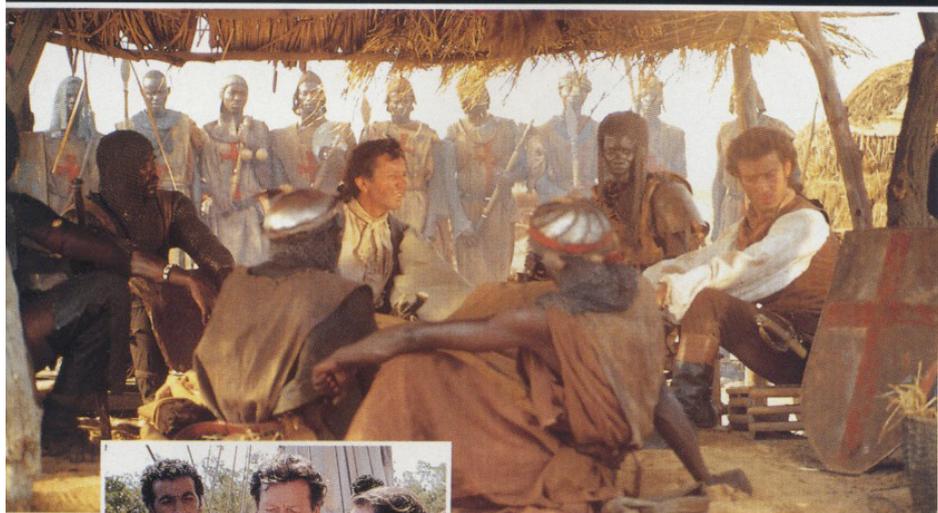
Il y a longtemps qu'on sait qu'il ne faut pas se fier à son visage lisse (qui l'est d'ailleurs de moins en moins, révélant ainsi sa vraie nature), ni à ses yeux d'un bleu aussi limpide qu'un ciel sans histoire qui lui ont souvent valu, à ses débuts, d'interpréter de gentils garçons et de beaux séducteurs. Il y a longtemps qu'on connaît la dérision par-

fois désespérée dont il peut faire preuve, les explosions de rage dont il est capable, la détermination qui l'anime, la fièvre qui l'habite. Il y a longtemps qu'on sait qu'il ne tient pas en place et qu'il ne peut se satisfaire de ce qu'on lui donne. Si d'être acteur lui permet d'embrasser plusieurs vies, cela ne lui suffit pas: il veut en vivre mille autres. Alors, il se fait conteur pour enfants, alpiniste, metteur en scène, parachutiste, reporter, militant des Droits de l'homme, acteur de théâtre, explorateur... « Longtemps, j'ai cru que j'allais mourir à 30 ans: ma ligne de vie est très courte et tous mes horoscopes le prédisaient. Alors, j'ai pris l'habitude de mettre les bouchées doubles, de violer la vie... »

C'est ainsi que cet acteur, qui semble parfois manquer d'air dans le cinéma qu'on lui propose, c'est ainsi que cet homme, que la ville étouffe et qui n'arrive pas à y trouver son rythme (« A Paris, le temps fuit entre mes doigts, c'est une horreur, et c'est de pire en pire ! »), s'est lancé un beau matin à l'assaut des parois les plus difficiles ou dans l'aventure des Raids Gauloises et autres Transamazoniennes... « Quel bonheur de se retrouver sur un lac où personne ne va, traverser des forêts que personne ne traverse, être au sommet d'un volcan au Chili, très précisément au moment où, d'un côté, la lune, énorme, se couche et où, de l'autre, le soleil, splendide, se lève, si bien que tu ne sais pas de quel côté regarder et que tu aimerais avoir un regard à 360° ! Certains disent que je fuis. Mais c'est tout le contraire. D'abord, toutes ces images, je les engrange et elles nourrissent mon inspiration. Ensuite, c'est évident qu'il n'y a pas mieux pour se retrouver que ces lieux où les choses sont extrêmement larges et les respirations extrêmement fortes ! Lawrence Durrell disait que les plus beaux voyages sont ▶



contact@jean-marie-dreujou.com - <http://jean-marie-dreujou.com>



Avec Thierry Frémont, et dessous avec Smaïl Mekki et Bohringer.

Une fois lancé, c'est un bulldozer ! Rien ni personne n'arrête Girardeau metteur en scène.

l'occasion des plus grandes introspections. C'est ça. Quand je pars, je me rassemble, je me reconstruis... Quand je pars en Patagonie, par exemple, même si c'est soi-disant pour une "course", je n'ai pas du tout cette notion de la fuite du temps. Et il y a même, à un moment donné, à cause de cet état second dans lequel te placent la fatigue, les jours et les nuits de marche, quelque chose de sensuel à se sentir en harmonie avec ce et ceux qui t'entourent... Car pour moi, dans le voyage, il y a toujours le bonheur de la rencontre avec les autres, l'aventure de la rencontre... » Les films qu'il a réalisés, qu'ils soient pour le petit (*La face de l'ogre*, *Un été glacé*, *La Transamazonienne*) ou le grand écran (*L'autre*), ne disent pas autre chose. A la fois lettre d'amour à un pays ou un paysage et éloge de la rencontre. Et, à ce titre, *Les caprices d'un fleuve* vient comme un point d'orgue dans la carrière, dans la trajectoire, dans "l'œuvre" de Girardeau. Puisque c'est exactement cela le sujet, le propos, l'ambition du film.

Tout a commencé après *L'autre*, lorsque, cherchant un sujet, il se souvient du journal du Chevalier de Boufflers, cet aventurier du XVIII^{ème} siècle, parti chercher gloire et honneur en Afrique, à la veille de la Révolution. Girardeau plonge alors dans l'époque. Il dévore les récits des voyageurs et les lettres des historiens, hante la Bi-

bliothèque Mazarine, les archives du ministère des Affaires étrangères et de La Rochelle (où il découvre des Girardeau parmi les négriers !), relit les auteurs que le théâtre lui a fait fréquenter (Marivaux, Diderot, Beaumarchais, Choderlos de Laclos) et découvre les philosophes africains... Et tout naturellement, il imagine une histoire qu'il situe, comme pour mieux souligner sa réflexion sur le métissage, à cet endroit symbolique où l'Afrique se divise. Sur le fleuve Sénégal. Entre l'Afrique blanche et l'Afrique noire. Entre les Maures et les Peuls. Entre le désert et les terres fertiles...

Son histoire est celle d'un noble exilé par le roi dans un comptoir d'Afrique, livré aux caprices d'un fleuve, et qui, au moment où la Révolution éclate en France, va, lui, accomplir sa propre révolution. Dans son palais de sable, cet aristocrate, amoureux de l'amour et du luxe, mais partagé désormais entre la mélancolie de l'exil, l'excitation des batailles et le plaisir - y compris sensuel - de la découverte, prendra conscience de l'ignominie de l'esclavage et de la richesse des différences entre les hommes. Tombé amoureux d'une jeune esclave peule, il en fera sa maîtresse. « Sacrifiée sur le chemin du métissage pour cet "éloge de la différence", qu'écrira Albert Jacquard deux siècles plus tard, elle est le symbole de l'Afrique violée et délais-

sée, même si cela fut fait par amour. » Mais lui, il a fait la rencontre de "l'autre". Son retour sera son véritable exil.

Très vite, Girardeau se rend compte de l'inconscience - économique - de son projet: un film en costumes, des armées en marche, des bateaux pour explorer les rives du fleuve, tout ça en terre étrangère... Pas étonnant qu'en juillet 93, lorsqu'il rencontre Jean-François Lepetit, producteur de *Trois hommes et un couffin*, du *Grand chemin* et du *Brasier*, il lui parle d'un long métrage international qui pourrait être interprété par quelqu'un comme Harvey Keitel ou William Hurt, tout en sachant que le film a alors toutes les chances de lui échapper. Emballé par le projet et la passion qui habite Girardeau, Lepetit le rassure. Et s'implique dans *Les caprices d'un fleuve*. Girardeau se met alors à l'écriture du scénario. Deux mois après, il revient avec une première mouture qu'il ne cessera de retravailler durant plus de deux ans. Car ce n'est qu'un an plus tard, en octobre 94, que sera prise définitivement la décision de faire le film. Les chaînes de télé se sont en effet montrées extrêmement frileuses et sans Canal+, et Pierre Lescure personnellement, le film n'aurait sans doute jamais existé. Et si, au départ, Girardeau ne voulait qu'en être le scénariste et le réalisateur, et pensait à Daniel Auteuil pour en être l'interprète (mais il n'était pas libre), il a vite compris que pour rendre le projet faisable, il devait en être aussi le héros. En fait, Girardeau n'aura pas seulement mis dans *Les caprices...* son désir et son inspiration, mais aussi - ce qui est très rare - son argent. Il est en effet devenu coproducteur à 50%. Certes, il partagera les éventuelles recettes mais il a déjà partagé les risques.

En janvier 95, le tournage commence. Quelques jours en France, en Mauritanie, puis le Sénégal... Girardeau a entraîné avec lui des acteurs que les horizons lointains et les incertitudes stimulent, et qui n'ont pas peur de se brûler au feu de la passion: Richard Bohringer, Thierry Frémont, Roland Blanche, Smaïl Mekki (son héros de *L'autre*), la belle Antillaise France Zobda... Sur place, leur soutien - ainsi que celui de son "assistant de luxe", le réalisateur africain Moussa Touré - lui sera capital. Car le tournage devient vite une véritable aventure. A l'image de l'histoire que raconte le film. Un jour, ce sont les chevaux qui manquent de mourir de soif dans le désert, parce que les citernes promises ne sont jamais arrivées. Une autre fois, ce sont les comédiens que l'équipe technique, aux prises avec les bateaux, oublie sur une île au beau milieu du fleuve ! Mais rien n'arrête Girardeau. Pas même un navire qui s'échoue, le temps qui change ou les courants qui s'inversent au moment de la marée. Sur le plateau, des Africains le surnomment « Girophare » pour souligner sa manière d'avancer dans l'urgence, et d'autres disent qu'il est protégé par un marabout, voire qu'il est lui-même sorcier, tant il surmonte les obstacles sans jamais céder



à la fatigue ni au découragement ! Exigeant, mêlant coups de gueule et jeux de séduction, passant dans le même mouvement du rôle de metteur en scène à celui d'acteur, troquant tout naturellement les perruques poudrées contre les bobs protecteurs, il est partout à la fois et a l'œil sur tout. Véritable tambour-major, il conduit son bataillon à un train d'enfer. Certains n'y survivront pas, qui rentreront en France en cours de tournage. Il ne désarme pas et trouve sur place des solutions de remplacement. Une fois lancé, c'est un bulldozer !

D'ailleurs, lorsqu'on lui demande quel est son principal atout de metteur en scène, il répond sans hésiter : « L'énergie. Parce que sans énergie, sans une certaine folie et peut-être même parfois sans une certaine inconscience, je n'irais pas jusqu'au bout. Mais si c'est mon atout, ce peut être aussi mon danger. Le danger, c'est l'excès. Un excès d'énergie, de mouvements, de choix, qui oblige toute une troupe de cent personnes à se mettre dans un état de folie ! Sous perfusion ! C'est pareil en montagne. C'est pour ça que je pars toujours avec des gars qui sont plus forts que moi, que je suis bien forcé d'écouter, sinon je serais mort, car je n'ai aucune sagesse ! » Ça ne l'empêche pas pourtant d'apporter un grand soin à sa mise en scène, d'imposer à l'intérieur de la séquen-

Que ce soit dans le film ou pendant le tournage, c'est un véritable chef d'armée, exigeant et infatigable.

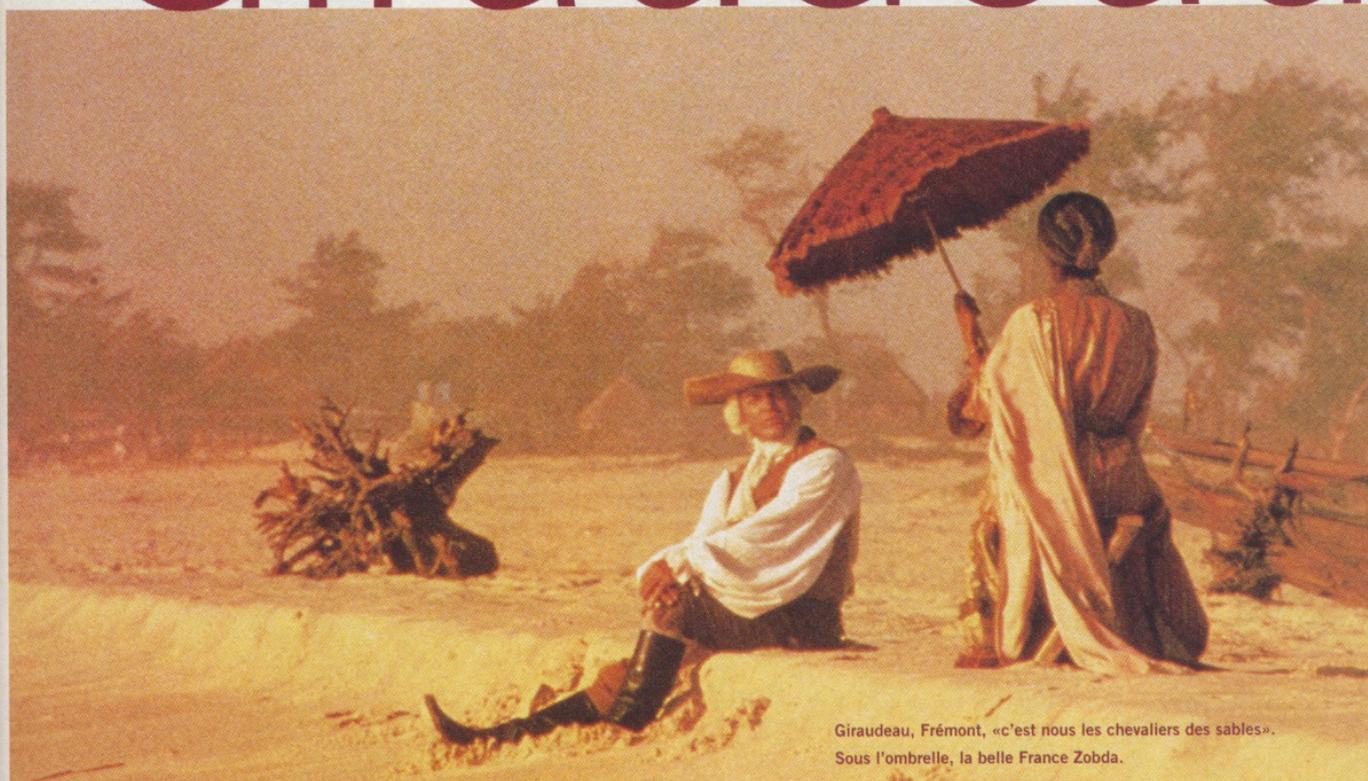
ce, le rythme qu'elle exige, et d'accorder une grande rigueur à la composition de ses cadres, à la construction de ses plans et à l'harmonie de ses mouvements. Mais, jonglant une fois de plus avec les paradoxes, ce cinéaste réfléchi peut tout aussi bien fonctionner soudain à l'intuition, et commander à son cameraman de faire un demi-tour sur lui-même pour saisir au vol une scène de la vie, une belle image, ou un détail symbolique. Ils iront rejoindre sur cette "bobine X", comme il l'appelle, ces séquences inattendues et somptueuses, qui se retrouveront toutes dans le montage final. « J'essaie que ma caméra soit la plus proche possible de mon regard. Et qu'elle soit à même de capter l'épaisseur du temps, l'intensité du moment, la surprise de l'instant... Bref, qu'elle ait, autant qu'il est possible, la densité de ce regard qu'a le voyageur... » Chez Giraudeau, le voyageur n'est en effet jamais très loin. Et aujourd'hui,



alors qu'il vient de terminer un clip - son premier - sur la magnifique musique du film (signée René-Marc Bini, le musicien des *Nuits fauves*), il dit simplement, même si c'est une manière de chasser l'anxiété à quelques jours de la sortie des *Caprices d'un fleuve* : « Je ne sais pas comment le film sera accueilli mais je sais, en tout cas, que j'ai fait le film que je voulais faire. Ce qui est sûr aussi, c'est que les souvenirs de cette aventure, toutes ces images fabuleuses, tous ces moments forts et inexplicables, je les ai vécus, personne ne pourra plus me les voler... Finalement, qu'est-ce qui est le plus important, l'histoire d'amour que tu as vécue pendant dix ans, ou le bouquin que tu écris sur cette histoire d'amour ? » Et déjà, ses yeux brillent à l'idée de repartir début avril présenter son film à Dakar. « D'autant que j'ai demandé qu'on ne me prenne pas de billet retour... » ★



Bernard Giraudeau



Giraudeau, Frémont, «c'est nous les chevaliers des sables».
Sous l'ombrelle, la belle France Zobda.

Et si Bernard Giraudeau, l'acteur et le réalisateur ambitieux des "Caprices d'un fleuve", était notre Robert Redford?

PAR / SOPHIE CHÉRER
PHOTOS / ALAIN DENIS



... ET AU MILIEU COULE UN FLEUVE

Tout le monde aime Bernard Giraudeau. Une trentaine de films en vingt-cinq ans, comme acteur, de *Deux hommes dans la ville*, de José Giovanni (73) – où il faisait ses débuts, en même temps que Gérard Depardieu, comme fils de Jean Gabin et aux côtés d'Alain Delon –, jusqu'au *Fils préféré*, de Nicole Garcia (94), où il campait le frère pédé et fier de l'être. La bonne poire de *Viens chez moi, j'habite chez une copine* (80), de Leconte, c'était lui. Le jeune flic cascadeur qui partageait le haut de l'affiche des *Spécialistes* (84) avec Gérard Lanvin, du même Leconte, c'était encore lui. Une omniprésence discrète, au théâtre, à la télévision. Et, surtout, depuis son premier (télé)film, «La face de l'ogre», en 89, une ambition affichée d'auteur et de metteur en scène. Des obsessions bien à lui et un soin particulier apporté à la technique qui finissent par constituer un style.

Quand on y repense, ce qui frappe chez Giraudeau, c'est, dans ses rôles les plus comiques et les plus physiques, une sorte de détachement affiché. Dans les scènes d'action, une manière de n'être pas tout à fait là, et dans les scènes d'amour, un air de ne pas penser tout à fait qu'à ça. Une gravité, une conscience, une vie intérieure intense qui, bêtement, intéressent plus chez un beau garçon comme lui que chez une tronche en biais. Un regard bleu qui fait craquer les filles parce qu'elles ne savent pas combien il est

sévère. Quelque chose d'altruiste et de tourmenté derrière le sourire éclatant. Un refus constant de la facilité. Giraudeau serait une sorte de petit frère spirituel de Gérard Blain ou de Jacques Perrin. Un Robert Redford français qu'on verrait bien, d'ici quelque temps, consacrer une partie de son énergie à aider des débutants intransigeants à devenir grands.

L'autre exil

À 9 ans, il vole des barques plates et part divaguer sur les canaux verts de son Marais poitevin natal. Avec des copains, il bivouaque en montagne. Toutes les occasions lui sont bonnes pour aller voir ailleurs s'il n'y serait pas mieux que sur place. À 15 ans et demi, son brevet technique de chaudronnier-turbineur en poche, il s'engage dans la Marine. «J'étais peut-être trop jeune et trop turbulent pour apprécier, reconnaît-il aujourd'hui, mais ce sont ces voyages, à Madagascar, en Nouvelle-Calédonie, en Amérique du Sud, et toutes les rencontres extraordinaires que j'ai pu faire qui m'ont donné envie de transformer la réalité, de m'intéresser à d'autres cultures et de raconter des histoires.»

Quand Mai-68 éclate, il ne faut donc le chercher ni sur les barricades, ni dans les fumées, ni dans les illusions de ce printemps-là. «Je devais être très réac», dit-il. Surtout, Bernard rentre tout juste de son tour du monde. Il a vu le désert, et son éblouissement lui fait

prendre la juste mesure des plages étriquées de dessous les pavés parisiens. «Ç'a été une petite grève loin de chez moi.»

Est-ce un hasard si, *mutatis mutandis*, le héros des *Caprices d'un fleuve* profite du même décalage que Bernard en 68? Si son personnage Jean-François de la Plaine rate, en 1789, la Révolution de tout le monde parce qu'il est loin, exilé, ailleurs, c'est pour mieux accomplir la sienne propre et abolir l'esclavage sous son toit, deux ans avant la loi française. Il est tombé amoureux de l'Afrique, de sa sensualité, de son innocence. Le véritable exil, pour lui, ce sera le retour.

Revenu en France, Bernard veut continuer à voyager, mais sans l'armée. Il boulingue un peu, entre dans une troupe itinérante où il apprend le chant et la danse. C'est la rencontre avec la danseuse Colette Milner qui est alors déterminante pour lui. [Son frère deviendra d'ailleurs danseur professionnel.] Plus tard, il entre au Conservatoire où il a pour compagnons Daniel Mesguich et Jérôme Deschamps: «C'étaient des défricheurs. Ils étaient plus en avant que moi, plus actifs. Moi, je n'apporte rien de nouveau au cinéma, je le sais. Celui qui me dira le contraire, c'est qu'il m'aime trop! Mais j'ai envie de raconter certaines histoires avec ma vision des choses.»

En 81, sur le plateau de *Passion d'amour*, Ettore Scola remarque sa curiosité. Il le voit poser des tas de questions au chef opérateur, ►

... ET AU MILIEU COULE UN FLEUVE

► rester après ses plans, s'intéresser à tout: «Toi, un jour, tu feras de la mise en scène», prophétise Scola. Édouard Niermans, lui-même ancien comédien, l'encourage. Gilles Béhat le laisse diriger, en 85, toute la deuxième équipe sur le tournage des *Longs Manteaux*. Il franchit le pas quatre ans plus tard.

Tous les films de Giraudeau-metteur en scène racontent un parcours initiatique: une vieille femme qui va vers sa mort dans «La face de l'ogre» (d'après un livre de Simone Demaisons, l'épouse du guide disparu en haute montagne), un vieil homme qui guette les signes de vie et d'espoir sous un éboulement dans *L'Autre* (tiré d'un roman d'Andrée Chédid), un jeune homme qui se transforme en ange exterminateur pour des vieillards fatigués de vivre dans «Un été glacé» (une splendide Série noire de Philippe Conil transposée dans le Marais poitevin et qu'on aimerait voir un jour sur grand écran – avis aux professionnels) et, enfin, la prise de conscience par un aristocrate français des horreurs de l'esclavage dans *Les Caprices d'un fleuve*.

Des histoires marquées par la mort et son acceptation parce qu'elle est le prix à payer pour la connaissance. Des histoires, aussi, portant l'empreinte d'une certaine fraternité, d'une complicité inattendue entre vieillards et jeunes gens dans les trois premiers films

de Gorée de 1785 à 1787. Il se met à lire tout ce qu'il trouve sur le fleuve Sénégal, apprend des histoires extraordinaires... Ses obsessions très actuelles – l'autre, l'ailleurs, le voyage, la différence, le métissage, l'intégration, et la mort, la mort, toujours recommencée – vont trouver à s'épanouir dans cette histoire d'un autre temps et n'en prendront que plus de relief: «Comme disait Ettore Scola: "J'ai arrêté de faire des films pour les militants parce que ces films, il n'y a que les militants qui vont les voir, et ceux-là sont déjà convaincus." Moi, j'avais envie de parler de ce qui me tient à cœur, l'éloge de la différence, l'antiracisme, et je crois que le meilleur moyen de le faire, c'est d'emmener les spectateurs en voyage parce que, même si le voyage ne conduit pas forcément à la connaissance, du moins, il estompe parfois certaines ignorances. Montrer des images, raconter des histoires, c'est une façon de dire: "Je vous assure, allez-y, allez voir par vous-mêmes!"»

C'est la première fois qu'il joue dans un de ses films, et le rôle principal, qui plus est: «Je voulais Daniel Auteuil, il n'était pas libre. Je pensais à Harvey Keitel, à William Hurt, mais il aurait fallu qu'ils parlent français. En France, je ne trouvais pas vraiment ce que je cherchais, une espèce de Fanfan la Tulipe, fantaisiste mais aussi douloureux et profond.»

l'attaque. Il est peut-être échaudé par la sortie de *L'Autre*: «C'est un film qui a fait énormément d'entrées, mais avant sa sortie! Dans tous les festivals... [où il a raflé une dizaine de prix].» Il s'attend à des reproches de longueurs, de lenteur: «Je filme très vite. Je suis pressé. Je fais des tas de choses en même temps, mais quand je pose un vrai regard sur quelque chose ou sur quelqu'un, je le pose, et il reste là un moment. J'aime les voyages, mais faire le tour du Sénégal en cinq jours, vol compris, pour moi, ce n'est pas voyager. Le fait que cette histoire soit située il y a deux siècles oblige à naviguer sur un fleuve autrement qu'en hors-bord.»

Coup de peinture dans le décor

Cet homme pressé est, comme beaucoup d'autodidactes, un grand méticuleux qui veille à chaque détail, dans le scénario comme dans le cadre: «J'ai opté pour une certaine symbolique. Dans la scène du début, à Paris, dans le salon, mon personnage parle à travers une glace. Arrivé en Afrique, il se regarde dans un miroir, il porte encore sa perruque poudrée, et il l'enlève. Plus tard, il se regarde pour la dernière fois dans un miroir, sur le bateau, et ce miroir est brisé. Son changement est accompli. Il est prêt à regarder l'autre au lieu de se regarder, lui. Rien n'est laissé au hasard dans ce film. Je suis déjà frustré comme peintre et



«Je voulais Daniel Auteuil, il n'était pas libre. Je pensais à Harvey Keitel, à William Hurt, mais il aurait fallu qu'ils parlent français.» BERNARD GIRAUDEAU

que Giraudeau appelle «mon tryptique sur l'attente»; entre Blancs et Noirs, maîtres et esclaves dans le dernier-né.

Pour *Les Caprices d'un fleuve*, le travail de scénariste de Giraudeau a été plus autonome, plus long et plus complexe qu'une simple adaptation littéraire. En fouillant un jour aux Archives de La Rochelle, il découvre qu'un de ses ancêtres a été armateur au XVIII^e siècle. Parallèlement, en 88, il tombe sur une idée de scénario qui l'intéresse, inspiré du Journal du chevalier de Boufflers, poète et gouverneur

«Fais-le toi-même, suggère son producteur, Jean-François Lepetit, tu seras très bien, et on fera des économies.» Bernard saute allègrement dans les bottes et sous la perruque du fringant gouverneur: «J'ai toujours aimé me déguiser. Ça fait partie du plaisir de jouer. Mais je sais, le scénario, la mise en scène, la coproduction, le rôle, ça fait mégalo. Je vous signale que quand c'est Balasko, on ne dit rien. Et puis, regardez bien, tous les metteurs en scène qu'on a aimés ont fait ça!»

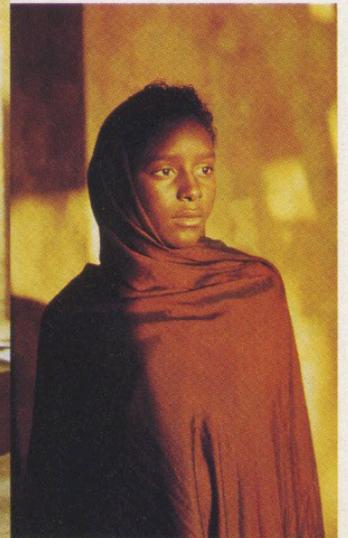
Bernard Giraudeau se défend sans qu'on

comme écrivain, alors, quand je filme, j'aime bien pouvoir filmer exactement ce que je veux. Quand, dans le cadre, j'aperçois un aplat de tissu, j'arrête tout. Ça me chiffonne, c'est le cas de le dire. Il faut redessiner ça, le souligner dans l'espace. Ils le savent tous, les techniciens. Ils me préparent un pot de peinture et je vais donner mon petit coup de peinture dans le décor. J'aime bien participer à tout.»

Parmi les nombreuses beautés du style des *Caprices d'un fleuve*, il y a ce parti pris de filmer les personnages en gros plan, et très



«Notre négriïllonne est un peu moins farouche. Elle refuse toujours de parler mais elle a souri. Elle semble curieuse comme un chat. Je lui ai donné un nom: Amélie.» Jean-François de la Plaine (Dans le rôle d'Amélie, Aissatou Sow.)



cinéastes sont des voyeurs, évidemment, mais on peut aussi être voyeur de ce qui n'est pas montré. C'est beau, une femme qui bouge à peine, assise dans un fauteuil, qui lit peut-être, et qu'on regarde de loin, derrière, et dont on peut tout imaginer.»

Peintre frustré, amoureux de poètes tels que Michaux, Cendrars ou Saint-Exupéry, et s'avou-

ant incapable d'écrire (il refuse catégoriquement de novéliser son scénario mais va publier, aux Éditions des Mille et Une Nuits, un album du tournage avec les lettres érotiques qu'il a coupées au montage), le gai, l'enthousiaste, l'épicurien Bernard Giraudeau s'assombrit tout à coup: «J'aurais rêvé d'être peintre, musicien. J'aurais aimé faire ceci, devenir cela.» Quand on lui objecte qu'il a déjà pas mal rempli sa vie et qu'il lui reste du temps pour les projets, il répond: «C'est vrai, en ce moment je parle comme si quelque chose était terminé. Je crois qu'au fond je suis très désespéré. Les hommes me terrifient, j'ai très peur de ma nature. Mon ignorance, ma méconnaissance des choses me désolent.»

Cette faille et ce regret viennent de loin. Comme Jean-François de la Plaine répare dans sa chair, en aimant, des siècles de mépris, Bernard Giraudeau console, en partant, en montrant, en racontant, le long silence et l'immobilité de toute la vie de son père. *L'Autre* lui était dédié, mais il est mort avant de voir les films réalisés par son fils. «Il avait une hypersensibilité de paysan qui se cachait pour pleurer, dit Bernard Giraudeau. Il n'a jamais eu les moyens d'exprimer ses émotions. Cette impuissance est la chose la plus féroce qui soit.»

À la fin de la rencontre, il sort dîner et m'accompagne en voiture jusqu'à la station de métro. Il roule vite, puis, à un moment, se trompe de bifurcation, rectifie in extremis. Je dois toussoter d'une façon réprobatrice car il s'exclame: «Ne vous inquiétez pas! Paris a l'habitude avec moi!» Un autre aurait dit: «J'ai l'habitude.» Je songe tout à coup à ce que Karen Blixen, grandeoureuse de l'Autre et de l'Ailleurs, disait des Africains: «Ils savent tourner les compliments. Un de mes serveurs, Kamante, m'a écrit, des années après mon départ du Kenya: "Nous savons que tu ne nous oublieras jamais." Un Blanc aurait dit: "Nous ne t'oublierons jamais."»

"Les Caprices d'un fleuve", de et avec Bernard Giraudeau, avec aussi Richard Bohringer, Thierry Frémont, France Zobda... Sortie le 3 avril. Critique page 40.

Giraudeau / Frémont / Bohringer livrés aux caprices (et aux moustiques) du fleuve Sénégal, dans *l'Afrique du XVIII^e*. Jean-François de la Plaine écrivait déjà: «Il me faut une volonté farouche pour résister à cette effroyable torpeur.»

souvent de dos, comme si cet homme qu'on a dû si souvent regarder dans le blanc des yeux voulait donner aux autres une chance de montrer l'envers de leur apparence: «Notre imaginaire est beaucoup plus fort quand on regarde quelqu'un de dos. Il y a une grande force dans les nuques, qui ne peut pas être troublée, distraite par un sourire, un regard, une expressivité. Quand on voit Bohringer de dos, on sait déjà tout sur lui. Il se met à parler de l'Afrique, il laisse sa silhouette dans le décor, et on imagine ce qu'il est, ce qu'il pourrait être. Tous les

ant incapable d'écrire (il refuse catégoriquement de novéliser son scénario mais va publier, aux Éditions des Mille et Une Nuits, un album du tournage avec les lettres érotiques qu'il a coupées au montage), le gai, l'enthousiaste, l'épicurien Bernard Giraudeau s'assombrit tout à coup: «J'aurais rêvé d'être peintre, musicien. J'aurais aimé faire ceci, devenir cela.» Quand on lui objecte qu'il a déjà pas mal rempli sa vie et qu'il lui reste du temps pour les projets, il répond: «C'est vrai, en ce moment je parle comme si quelque chose était terminé. Je crois qu'au fond je suis très désespéré. Les hommes me terrifient, j'ai très peur de ma nature. Mon ignorance, ma méconnaissance des choses me désolent.»

Cette faille et ce regret viennent de loin.



3 avril

La madre muerta ★★

De Juanma Bajo Ulloa. Avec Lio, Ana Alvarez, Karra Elejalde... Distr.: Caro-Line. 1 h 42. 20 copies.

Un tueur monomaniacque et sa compagne frustrée kidnappent une jeune déséquilibrée mentale, autrefois témoin d'un des crimes de l'homme (on notera qu'il avait tué la mère de la jeune fille). Si l'histoire semble à ce point noire et désespérée, le film est à la hauteur de l'histoire. Pourtant, la maîtrise du jeune réalisateur espagnol et l'interprétation parfaite des trois protagonistes (dont Lio, extrêmement juste) font de cette «Mère morte» un long métrage à découvrir, particulier et attachant, dont le scénario, basé sur différentes phobies et frustrations, réjouira les amateurs de polars psychologiques tordus. Désespéré donc, mais tordu. D.

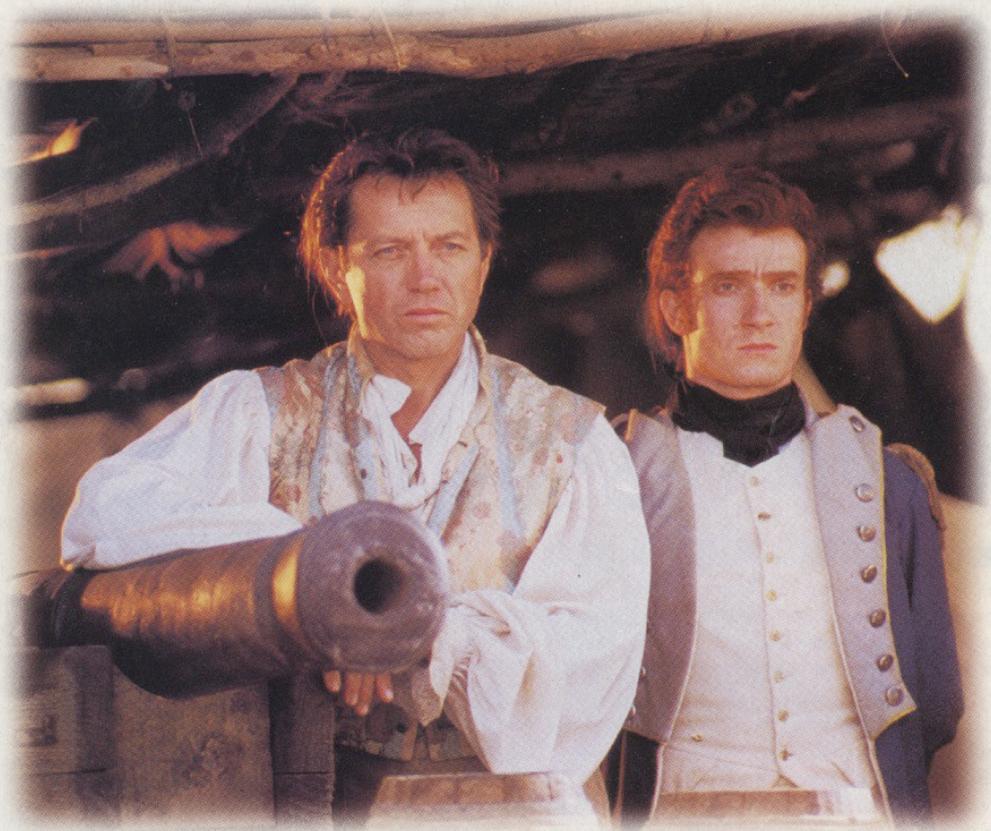


3 avril

Eggs ☆

De Bent Hamer. Avec Sverre Hansen, Kjell Stormoen, Leif André... Distr.: Alonso Films. 1 h 25. 4 copies.

Moe et Per, frères septuagénaires et norvégiens, vivent seuls et retirés avec mots croisés, réussites et vaisselles. Vie monacale jusqu'au jour où débarque l'enfant handicapé de Per. Plans fixes, scènes courtes, dialogues rares, c'est du minimalisme total, l'humour sur-réaliste venant pallier l'absence d'événements. Laquelle est satisfaite à l'arrivée du fils. Et, paradoxalement, ce qui pourrait nourrir le scénario le décharne, d'autant que Hamer choisit l'allusif à la clarté. On ne comprend alors plus ce qui motive les uns et les autres. Et les *Eggs* tombent au plat. É. L.



Giraudeau, Frémont / Regarde les hommes tirer.

3 avril **Les Caprices d'un fleuve** ★★

De Bernard Giraudeau. France. Avec Bernard Giraudeau (Jean-François de la Plaine), Richard Bohringer (Blanet), Thierry Frémont (Pierre Combaud), Aïssatou Sow (Amélie)... Scénario et dialogues : Bernard Giraudeau, d'après le journal du chevalier de Boufflers. Photo : Jean-Marie Drejou. Musique: René-Marc Bini. Prod.: Jean-François Lepetit. Distr.: Pyramide. 1 h 51. 120 copies.

Noirs désirs. Jean-François de la Plaine tue un ami de Louis XVI en duel. Comme c'est un noble, le souverain l'exile au soleil: la Sénégalie, dont il est bombardé gouverneur. Adieu salons, bals, ronds de jambes... En 1785, l'Afrique de l'Ouest est une autre planète. Et si la Révolution est imminente, l'exilé va comprendre bien des choses sur la tolérance et la différence avant que la Déclaration des droits de l'homme ne lui parvienne sur les côtes africaines.

Lettres d'amour de Port-Saint-Louis. Ce n'est ni le premier ni le dernier: Bernard Giraudeau a craqué sur l'Afrique en général et le Sénégal

en particulier. Évoluant dans un décor idyllique, c'est néanmoins l'être humain qu'il «introspecte». Inlassablement. Giraudeau aurait pu être un encyclopédiste: il ne cesse de chercher, de lire, de réfléchir. Et *Les Caprices d'un fleuve* n'est pas exempt de ce vilain défaut qui est de s'écouter penser et de se regarder. Quand Giraudeau s'égaré dans ses réflexions, il est normal que certains restent en rade et finissent invariablement par s'ennuyer.

Mais ceux qui le suivent apprécient la richesse du propos. Le réalisateur aime les mots, et sa rhétorique aspire aux réflexions d'Albert Jacquard et de son *Éloge de la*

différence. À tant aimer les lettres, Giraudeau finit par coucher sur le papier des dialogues raffinés qui caressent l'oreille et l'esprit. On regarde, on écoute...

On savoure aussi le soin que Giraudeau apporte à sa coproduction. Car il ne sait pas que s'entourer, il sait aussi diriger. Bohringer et Blanche sont étonnamment sobres, Frémont est impeccable (comme d'habitude) et France Zobda et Aïssatou Sow apportent l'érotisme, l'exotisme et la grâce. Au casting, il faut ajouter une équipe technique au cordeau, à commencer par la photo de Jean-Marie Drejou. Elle enveloppe le film dans des tons tamisés sans jamais tomber dans une complaisance clippée. L'Afrique apparaît alors telle que Giraudeau voudrait s'en souvenir et non comme il la rêve. On est ici sur un autre continent, dans un autre monde, pas au Club Med. CHRISTOPHE CARRIÈRE

Sortie Scénariste, acteur, réalisateur, Giraudeau aime l'Afrique et le prouve. Mais se révèle meilleur dans la lenteur que dans l'action.

Les caprices d'un fleuve



1787. Le noble La Plaine (Bernard Giraudeau), en exil, découvre le Sénégal.



Le siècle des Lumières face à l'esclavagisme, la découverte de l'Autre, la beauté impassible et mystérieuse de l'Afrique, la douceur et la torpeur de l'exil, la rencontre improbable du tam-tam et du clavecin... Cela fait beaucoup pour un seul film. Trop, diront certains. Ce vaste projet, romanesque et historique, prouve en tout cas que Bernard Giraudeau n'a pas froid aux yeux. Par les temps plutôt frileux qui courent, où le cynisme est de bon ton, cela sonne déjà comme un atout. D'autant que *Les Caprices d'un fleuve*, porté de bout en bout par Giraudeau – il l'a écrit, réalisé, il en est l'acteur principal –, ne répond à aucun effet de mode.

1787. A la suite d'un duel, Jean-François de La Plaine, noble Français, libertin féru de formules exquises, est exilé dans le « *cul du monde* » : à Saint-Louis, sur les côtes d'Afrique, où il est nommé gouverneur d'un comptoir de sable. Là-bas, entouré de son aide de camp, Pierre Combaud (Thierry Frémont) et du com-

mandant de Blanet (Richard Bohringer), notre homme découvre peu à peu un autre monde et, à travers lui, se découvre. Saint-Louis est alors une plaque tournante, pour les marchands d'ivoire, d'or et surtout d'esclaves. La traite des Noirs fait leur bonheur, celui de leurs clients d'Amérique, mais aussi celui des rois nègres, qui se livrent entre eux à de petites guerres incessantes, cyniquement entretenues par les Français. Au début, aveuglé par ses préjugés, le nouveau gouverneur regarde tout cela distraitement, occupé à écrire ses lettres à sa maîtresse, à jouer de la musique, à goûter aux délices de l'exotisme. Il n'est pas mécontent d'être là, mais il pense déjà à son retour en France, où la Révolution couve.

Sa première traversée du pays par le fleuve, la rencontre dans le désert avec le roi Moktar commencent à éveiller en lui de nouvelles sensations. Cette partie, fiévreusement contemplative, est la plus réussie du film. Giraudeau filme l'Afrique comme une première fois. Il prend son temps, s'accorde avec

la vision neuve de son personnage, qui dérive, fasciné, au milieu du pays, de ses habitants, de sa confusion. Le ballet des bateaux sur le fleuve, l'encerclement de ses hommes par la cavalerie maure, la blancheur éblouissante de la lumière offrent de belles séquences à la limite du rêve, de l'abstraction.

Le gouverneur revient à Saint-Louis avec une jeune esclave peule. Il la nomme Amélie et songe d'abord à l'envoyer en France. Mais, conquis par son charme, Jean-François l'éduque finalement comme sa propre fille. Giraudeau procède par petites touches, suggère, en les entremêlant, la banalité effrayante de l'esclavage et une lente révolution intérieure. Le personnage principal n'est pas un héros abolitionniste. C'est simplement quelqu'un qui va prendre conscience de la différence, et l'accepter. Ses préjugés ethnocentriques s'émiettent. Les actes comptent moins ici que le changement du regard. Un changement sensuel, aussi, teinté de « *peur délicieuse* », qui passe autant par sa relation à Amélie que par sa liaison avec Combaud et Blanet – Frémont et Bohringer, tous deux secrets et sobres (pour une fois).

La langue est élégante et souple. De même, les décors, la lumière et les habits ne sont jamais figés, comme dans bon nombre de films à caractère historique. La poussière, sensible, les rend vivants. Si Giraudeau est plutôt à l'aise dans l'attente et les temps morts – là où le personnage s'oublie, se confond avec les paysages –, il l'est beaucoup moins, en revanche, quand il s'agit de nourrir l'action, la dramaturgie romanesque. Certains rebondissements (la poursuite pour retrouver Amélie) ou même certains face-à-face avec l'esclave peule manquent de vigueur, paraissent forcés.

Sincère, généreux mais à moitié réussi, *Les Caprices d'un fleuve* témoigne surtout d'une fascination pour l'Afrique. Une fascination que Giraudeau parvient à rendre communicative mais qui a le défaut aussi d'engourdir un peu la fiction ● **Jacques Morice**

Français (1h51). Réalisation, scénario et dialogues : Bernard Giraudeau. Image : Jean-Marie Dreujou. Son : Dominique Levert, Eric Tisserand. Décors : Yann Arlaud, Bertrand L'Herminier. Montage : Annick Saly. Musique : René-Marc Bini. Avec : Bernard Giraudeau (La Plaine), Richard Bohringer (Blanet), Thierry Frémont (Combaud), Roland Blanche (monsieur Denis), Aissatou Sow (Amélie), Raoul Billerey (l'abbé Fleuriu). Production : Jean-François Lepetit. Distribution : Pyramide.

et des chats perdus

Paris estival, Cédric Klapisch
personnages attachants



annonces, d'autres multiplient les rencontres et les aventures. D'autres encore, qui n'espèrent plus en l'amour, se concentrent sur les chats, qu'elles connaissent et prétendent aimer plus que les humains, qu'elles recherchent lorsqu'ils disparaissent. Car un chat qui disparaît, c'est d'abord un prétexte à nouer des liens, à former un réseau, à téléphoner, comme ça, pour dire qu'il n'y a rien de nouveau, mais que ce beau temps est vraiment agréable. Tout le monde n'a pas un mari à qui parler, dont l'urne funéraire trône depuis trois ans sur le buffet, juste à côté du téléviseur.

Des gens, des lieux. *Chacun cherche son chat* investit les uns pour mieux parler des autres. Avec une modestie qui séduit, amuse et fait chaud au cœur. Cédric Klapisch possède déjà suffisamment d'expérience pour tirer sur la corde d'un scénario un peu court et assez de maîtrise pour maquiller son habileté en fausse naïveté. Raisons pour lesquelles il convient de ne pas insister sur une philosophie dont la saveur risquerait de se dissiper sitôt que captée. Pourquoi résister à une jolie bulle de savon qui éclate dans un ciel agréablement dégagé ?

que et son désarroi
ustucru ne vient se
et assemblage dont
ntes partagent une
e. Chacune cherche
avec les moyens qui

t recours aux petites

P. M.



LES AUTRES FILMS NOUVEAUX

LES CAPRICES D'UN FLEUVE

Film français de Bernard Giraudeau. Avec Bernard Giraudeau, Richard Bohringer, Thierry Frémont, Anna Galiena, Roland Blanche, France Zobda (1 h 51).

■ Généreux, le propos du film de Bernard Giraudeau l'est assurément. La découverte de l'Afrique par un impétueux aristocrate français exilé par le roi en 1787 se résoud en effet en un apprentissage de la différence, dont il suggérera à un de ses proches d'écrire l'éloge. Amoureux des femmes, musicien talentueux, Jean-François part à l'aventure sur un continent qui, très vite, le fascine et dont l'exploitation par les Blancs bientôt le terrifie. De la fillette qui lui a été donnée comme esclave, il fait sa fille adoptive, puis la mère de son enfant, celui-là même dont la voix vient se mêler à d'autres pour raconter son histoire. Belle histoire, sans doute, que Giraudeau met en scène avec beaucoup de soin, et une sincérité évidente, mais sans guère de profondeur et d'inspiration. *Les Caprices d'un fleuve* est ainsi un film qui sans cesse se disperse, désespérément lisse et bien près d'être satisfait de lui-même, au point que de sa propre splendeur plastique il se gorge et se rengorge. Cette splendeur est réelle, mais les admirables images de Jean-Marie Dreujou qui en forment le cœur sont aussi la seule véritable raison d'être du film. P. M.

COPYCAT

Film américain de Jon Amiel. Avec Sigourney Weaver, Holly Hunter, Dermot Mulroney, Will Patton (2 h 04).

■ Encore et toujours les psychopathes. Le cinéma en fait une telle consommation qu'à la fin les victimes en puissance viennent à manquer. D'où l'idée de placer dans cette peu enviable situation une spécialiste... des psychopathes. Sigourney Weaver s'y colle avec conscience. Quant à son persécuteur, il est, lui aussi, très au fait de la question, puisque chacun de ses meurtres copie le méfait d'un de ses sinistres devanciers. L'informatique et la télématique ont leur place dans un dispositif dont la sophistication technologique cache médiocrement l'obstination à servir toujours les mêmes recettes, ici exécutées sans le grain de folie. P. M.

OTHELLO

Film anglais d'Oliver Parker. Avec Laurence Fishburne, Irène Jacob, Kenneth Branagh (2 h 05).

■ L'action se situe en 1570 et se noue à Venise. Menacée par le Turc, la Sérénissime confie à un certain Othello, ombrageux mercenaire maure, le commandement de son armée rassemblée à Chypre. Mais il commet deux erreurs : épouser la noble et belle Desdémone, et distinguer parmi ses deux lieutenants le dénommé Cassio. Le second, Iago, fomenté dès lors la ruine de son maître, le persuadant de l'existence d'une liaison entre son épouse et Cassio. Avec désormais l'âme humaine pour champ de bataille et la jalousie pour ressort, l'intrigue n'en sacrifie pas moins au sang, au désastre et à la mort. William Shakespeare a écrit la pièce en 1604, Orson Welles l'a recréée au cinéma en 1952. Deux chefs-d'œuvre pour un seul et même titre : on aurait pu largement s'en satisfaire. Oliver Parker n'a pas pensé de même. Son *Othello* (Laurence Fishburne) cultive un hiératisme musculeux, face à un Iago (Kenneth Branagh, justement) qui multiplie les apartés brechtiens et fastidieux avec la caméra. Le tout, curieusement défini par le réalisateur comme un « thriller érotique », baigne dans un sirop musical orientalisant, et s'achève par un coucher de soleil très photogénique. Ou comment une adaptation cinématographique de deux heures peut être moins expressive qu'une seule image, il est vrai signée Victor Hugo : « Versez l'hypocrisie sur le point du jour, vous éteindrez le soleil. » Jacques Mandelbaum